

Écraser les hortensias sous la plume

Adrien Rannaud

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rannaud, A. (2016). Écraser les hortensias sous la plume. *Liberté*, (311), 74–75.

de *La chair décevante*, alors qu'elle est sur le point d'épouser l'homme qui sauvera son honneur et celui de son fils : les plaies de l'humiliation qu'elle a vécue ont été pansées, laisse-t-elle entendre. Pourtant, les larmes envahissent le roman, empêchent la progression de l'intrigue : Didi dévoile par bribes le secret de sa maternité scandaleuse et omet certains détails de son passé, vouant son récit à la répétition et au recommencement. Là où le discours refuse d'avancer et où l'histoire se répète, les larmes surgissent : Didi pleure pour éviter de tout dire, de tout raconter. Ses larmes, qu'on pourrait croire paralysantes, coulent pour retarder le moment où elle éclaboussera Jules Normand, père biologique de son fils et avocat prospère qui n'a jamais eu à subir les conséquences de cette naissance illégitime : « Ton fils vit. Il vit pour mon futur bonheur et pour ma revanche. » Didi pleure, mais surtout elle rumine et resasse. Elle pleure, mais ses larmes sont pleines de fiel : « Je peux pleurer. Je voudrais crier. » Ce qui *refleurit*, alors, c'est un immense désir de vengeance. Sous des larmes apparemment inoffensives, le texte est transformé en réquisitoire :

Sur vous, père apostat, la tache ne paraît pas : bourgeois généreux, bon père, époux sans reproche ; avocat des causes perdues que tu fais triompher ; de la fortune, grand train de vie, des amis ; des fillettes qui vous tendent les bras quand vous paraissez ; une femme fidèle que vous embrassez la dernière.

La tache ne paraît pas.

On voit là l'écho des pleureuses antiques dont parle l'historienne Nicole Loraux dans *Les mères en deuil* : les larmes de ces mères sont menaçantes parce qu'elles suggèrent une possible « explosion de fureur ». Pas surprenant que Didi transforme son affrontement avec Jules Normand en scène de procès. Elle se présente devant lui voilée, sa colère anonyme, pour le pousser, lui, l'avocat, à s'accuser de lâcheté : « Je descends sur mes traits ma voilette vieillissante [...]. J'ai joué mon rôle, pour en venir à la vérité. » Comme l'a déjà souligné Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère*, le déroulement invraisemblable, voire caricatural de cette rencontre suffit à faire exploser la violence contenue dans l'intrigue : Normand suc-combe à une crise cardiaque le lendemain et Didi est tenue responsable de sa mort ; on lui fait subir à son tour un procès qui la rend folle. De cette vengeance *ratée*, de l'enchaînement tragique et invraisemblable des événements surgit l'excès. Au lieu d'une maladresse narrative, il faut voir la fin de *La chair*

décevante comme une tentative d'inscrire dans le texte ce que Mavrivrakis nomme « archaïque démesuré » : une énergie étrange, incompréhensible, et pourtant immensément dangereuse. Littéralement *voilée*, la colère explose pour être vite repoussée aux marges du texte : voilà ce qu'on réserve aux imprudentes qui s'entêtent à crier et à réclamer justice.

La vengeance de Didi Lantagne avorte, mais elle assure la contemporanéité de

l'œuvre de Bernier. Elle nous parle, encore aujourd'hui, parce qu'elle exhibe la menace qui plane sur la colère des femmes, et les formes risquées que celle-ci doit emprunter pour être entendue. Se faire justice soi-même quand *les lois des hommes* sont inefficaces et ne peuvent rien pour protéger, étaler sur la place publique une vérité qui n'est bonne ni à dire ni à entendre, voilà l'audace des imprudentes qui s'entêtent encore à crier. **L**

Écraser les hortensias sous la plume

ADRIEN RANNAUD

UN JOUR, mon amour, je t'emmènerai à Saint-Fabien. On ne revient pas indemne d'un arrêt, même temporaire, à Saint-Fabien. Tu dois voir la mer, et la montagne, et le village qui s'aligne. Il y a la vague qui frappe la grève, et les éclats bleus et verts de l'écume. Où le Bic protège du vent, où la poésie est suspendue dans une heure volée au monde. Les glycines pendent sur le mur du chalet de la Mouette. C'est Jovette Bernier qui l'avait nommé ainsi, en hommage à Tchekhov. Mouette et Jovette.

Le jour où nous irons à Saint-Fabien, Jovette sera partout. Dans mes yeux, dans ma voix, dans mes mots, dans mes baisers qui descendent le long de ta joue. Jovette sera dans l'une des poches de mon manteau, petit livre rouge que j'ouvrirai, à un moment, pour te réciter quelques *Roulades* écrites dans la fièvre de ses vingt ans. C'est à Saint-Fabien que Jovette est née, ici qu'elle aurait souhaité mourir, dans le chant d'un matin solitaire où le soleil perce à travers la brume ; dans le paysage lunaire qui suit la flambée des couleurs. Elle est née en novembre, comme moi. Dans l'automne finissant et le craquement des feuilles mortes.

Marie-Angèle Alice Bernier est venue au monde en même temps que le xx^e siècle. Elle voulait devenir institutrice. Elle s'est lassée rapidement. Abandonnant les Marie et les Angèle pour avoir l'air plus urbaine, elle a pris ce drôle de nom, Jovette. Dans

les années 1920, elle a quitté la brume de Saint-Fabien, elle est partie tenter sa chance comme journaliste à Québec, à Sherbrooke, et enfin à Montréal, où tu habites à présent. L'autre soir, quand je t'attendais au coin de Sainte-Catherine et Saint-Denis, j'ai cru la voir. Arborant des souliers trop hauts pour elle, postant une lettre à un amoureux, à moins que ce ne soit un poème qu'elle espérait publier dans *La Revue moderne*. Souriant aux inconnus.

Au temps du jazz et de la crise, Jovette portait « des jupes trop courtes pour les curés » et avait « des liaisons trop longues pour avoir fait de sa vie sentimentale une chose faite ». Dans les pensions qu'elle habitait et qu'elle quittait aussitôt, elle noircissait des pages entières. Dans un carnet, elle notait les enterrements, les mariages, les bals, et envoyait ses comptes rendus à *La Tribune* de Sherbrooke. Dans un autre, elle jouait les philosophes et rédigeait des billets qu'elle adressait à *L'Illustration*, à Montréal. Sur sa machine à écrire, dans un rythme syncopé, elle inventait des sketches et des causeries qu'elle lirait, le lendemain, sur les ondes de CKAC. Et puis, il y a toutes les autres pages, celles que j'aurais aimé t'écrire, et que tu aurais pris plaisir à lire, un soir de vague à l'âme. Des manuscrits traînent sur le lit. Parfois, Jovette a l'audace d'envoyer quelques poèmes à un éditeur. Ils lui reviennent dans de petits livres reliés, « avec mes compliments et mes vœux de réussite, Mademoiselle Bernier ».

De cigarette en cigarette, d'amour en amour, de poème en poème, Jovette rêve. Elle rêve de Paris, qu'elle découvre enfin, dans la fraîcheur du 1^{er} mai de l'année 1930. Elle rêve de s'oublier, sur le balcon du chalet, à Saint-Fabien. Elle rêve de la mer, de la croisière dans l'avril et de bouquets d'hortensias qu'il faudrait écraser parce qu'un jour, quelqu'un lui a dit que ces fleurs immunisaient de l'amour. À force de rêver, Jovette se met à écrire son premier roman, *La chair décevante*, en se doutant bien que le titre, fait de volupté et d'insolence, en scandalisera plus d'un.

« Il n'est pas de secrets, de tares, de misères / Dont rougis la faible et vieille humanité », lance-t-elle aux soutanes et aux masques qui l'accusent de verser dans la sensualité et le péché de la chair.

Jovette portait « des jupes trop courtes pour les curés » et avait « des liaisons trop longues pour avoir fait de sa vie sentimentale une chose faite ».

Quand le désir est une révolte, mon cœur, que reste-t-il de nos amours, sinon les traces de notre résistance dans l'histoire? Quand on n'est qu'une amoureuse, dit l'héroïne de *La chair décevante*, toutes les routes sont fatales. Pour Jovette Bernier, néanmoins, l'amour n'est qu'une promesse d'écriture, l'aveu d'une quête, inaccessible certes, mais démesurément rebelle. Sa route, elle la suit, au gré des mouvements de vagues qui secouent parfois la côte de Saint-Fabien. Dans son auto, du Bas-du-Fleuve vers Montréal, Jovette prépare son prochain coup d'éclat. L'air mutin, la cigarette aux lèvres, prête à plaisanter avec le premier venu. « Mon cœur, ce dément des amours orgueilleuses », se gonfle au rythme de son rire tout comme il rougit sous ton regard.

Regarde, regarde la mer. Écoute le bruissement des conversations qui s'échappent des fenêtres des maisons. Un bateau revient à la marina, l'aperçois-tu? Ne peut-on rêver meilleur matériau de création que ce bout de pays? Il y a des années, à cette même

place, Jovette observait, elle aussi. Elle s'invente des histoires, des intrigues sur la grève, entre deux sorties sur le fleuve. C'est là qu'elle imagine *Rue de l'Anse* et *Je vous ai tant aimés*, émissions radiophoniques et télévisuelles que tes grands-mères devaient écouter, au tournant des années 1960. Toujours le même schéma : un personnage féminin se bat pour son autonomie, pour le respect de ses choix, et l'amour, toujours, irrigue et dynamise son écriture révoltée et fébrile.

Tu te moques de cette admiration que j'ai pour toi et pour elle. Ris! cela m'enivre. Je voudrais que rien ne s'arrête. Que tu demeures à jamais « sans exemple ni précédent, individuel et singulier, danseur étoile émergeant du ballet, passant la rampe et volant le spectacle ». Je serai Puce. Tu seras Noc que j'attends, dans *Non monsieur*, le second roman que publie Jovette Bernier en 1969. C'est son autobiographie, confesse-t-elle au micro de Lise Payette la même année, entre deux plaisanteries. Elle y parle de Saint-Fabien, de la fièvre d'une jeunesse passée, d'une étreinte sur la grève. Ce best-seller, c'est notre histoire, une belle ironie face à la vie qui nous « a cassé le rire sur les dents » tant de fois.

Peut-être que, comme Didi dans *La chair décevante*, je ne suis « qu'un amoureux ». Peut-être que, comme le dit un de ses poèmes, « Mon cœur est un triste jardin / Où mon jardinier, le Destin, / Cueille mes fleurs avant l'aurore, / Pour d'autres femmes qu'il adore ».

Loin de s'en tenir à un constat aussi alarmant, Jovette Bernier avait fait le choix d'être une écrivaine de l'amour sous toutes ses formes. Écraser les hortensias sous la plume, repousser le mauvais sort, faire d'une longueur le pain de chaque jour. Elle te dirait que l'amour est une mutinerie, un déchirement des masques; page ouverte sur le refus des « on-dit », élan d'un impossible roman, qu'il faut réécrire, dans un baiser qui n'en finit pas de mourir. Car non, messieurs, *Tout n'est pas dit*.

Jetons un dernier coup d'œil à la mer, et au village. La Mouette n'est plus, on a rebaptisé le chalet. Vois la montagne, là-bas. Elle porte le nom de Jovette Bernier. Vois comme ses versants se traînent jusque dans l'eau sémillante et verte. Vois les mouettes qui dansent du sommet jusqu'au fleuve, écoute leur rire moqueur et vrai, pendant que nous quittons Saint-Fabien :

Vous ressembliez à l'Amour,
Vous étiez fier et plein d'audace,
Si près et si loin, tour à tour!
J'en fus troublée, et tout le jour
Je voulus étreindre l'espace. 

Entre deux numéros de *Liberté*, le fil de la discussion se poursuit.



revueliberte.ca

 @revueliberte

 /RevueLiberte